

## Samedi

Il était dix heures du matin quand Marie se réveilla. Il faisait très froid. Marie se leva et enfila vite sa robe de chambre qu'elle avait pris soin de glisser sous les draps la veille. Elle se dirigea vers la salle de bains, fit vite une petite toilette, et alla dans le salon où trônait une belle cheminée. Les cendres crépitaient, et Marie posa une bûche au milieu de l'âtre. Elle prit le soufflet et commença doucement à attiser le feu. Quand les flammes commencèrent à monter elle se dit qu'un café serait le bienvenu. Dans la cuisine, il faisait un peu plus chaud, sans doute avait-elle bien fait de fermer la porte avant d'aller se coucher. Elle prépara la cafetière, sa tasse, quelques biscuits, et alla vers la porte d'entrée vitrée. Ce qu'elle découvrit derrière les rideaux la laissa sans voix. Tout était d'un blanc immaculé, il avait neigé cette nuit, les arbres croulaient littéralement sous le poids de la neige. Le vent hurlait, et faisait tournoyer les flocons qui continuaient à tomber. Des petites étoiles de givre décoraient les carreaux de la porte vitrée.

Le jour ne se lèverait pas plus, pensa-t-elle.

La cafetière commença à siffler, il était temps de petit-déjeuner.

La radio marchait à fond et Marie se félicitait d'avoir garé sa voiture sur la route et non pas dans le

chemin. Elle avait pu partir sans avoir à demander de l'aide.

Premier arrêt à la boulangerie épicerie du village. Voilà, elle avait du pain et des viennoiseries jusqu'à lundi. Maintenant direction La Chapelle en Vercors, les routes n'avaient pas été correctement déneigées, et Marie conduisait prudemment. Elle avait donné rendez-vous à ses amies à la Chapelle, pour les guider jusqu'à sa maison de campagne que personne ne connaissait encore. Son téléphone se mit à vibrer, elle avait trois messages.

Elle arrivait doucement devant le café où elle avait rendez-vous, elle se gara, et sortit de la voiture. Dans le bar, il n'y avait pas grand monde et le patron qu'elle avait déjà aperçu, lui dit qu'elle était courageuse de se déplacer avec ce temps. Il dit aussi que les routes étaient très mauvaises, et qu'il ne savait pas si sa réservation de treize heures pour dix personnes allait être « honorée ».

Marie se rappela qu'elle avait des messages à écouter.

Le premier était incompréhensible, c'était son amie Géraldine dite « Gégé ». Le second, toujours Gégé lui annonçait qu'elle n'allait pas pouvoir monter ce week-end, à cause de la météo, qu'elle était désolée, etc... etc... Le dernier message était de Bénédicte dite « Béné » qui répétait mot pour mot ce que lui avait dit Gégé...

Marie avait envie de pleurer, certes, elle adorait sa petite maison de campagne, mais de là à passer un week-end seule...

Elle rappela donc Gégé, qui répondit à la première sonnerie. Gégé semblait dépitée c'est vrai, elles avaient tellement préparé ce voyage, ce week-end, juste pour elles trois.

Marie était montée seule vendredi afin de chauffer la maison, pour accueillir au mieux ses amies. Gégé avait dit à Marie qu'elle avait entendu à la télé que la météo ne prévoyait pas d'améliorations avant jeudi, qu'elle s'inquiétait pour elle, et qu'elle espérait qu'elle allait pouvoir redescendre lundi.

Marie remercia son amie, lui fit un bisou virtuel et raccrocha.

La jeune femme était d'une nature optimiste, et se dit que peut-être c'était une bonne chose que ses amies ne puissent pas venir, elle avait été très déçue après avoir entendu Gégé, mais au final, ce moment seule allait lui permettre de faire le point sur les derniers événements de sa vie.

En effet, ces six derniers mois avaient été très durs, elle s'était séparée d'Alban avec qui elle vivait depuis un an.

Ils s'étaient rencontrés lors d'un salon de l'immobilier, lui, patron d'une petite start-up à Grenoble cherchait un local pour permettre à son entreprise de se déployer, elle, négociatrice immobilière, représentait son agence.

Au premier regard ils s'étaient plu.

Ils s'étaient revus, et elle lui avait trouvé ses nouveaux bureaux.

Ils s'étaient fréquentés durant trois mois puis avaient emménagé ensemble. Au fur et à mesure des mois qui passaient, ils s'apercevaient qu'ils n'avaient pas les mêmes attentes, lui était resté très « jeune homme » continuant à voir ses amis régulièrement sans elle, partant le week-end seul, rentrant à des heures impossibles tous les soirs de la semaine. Il ne se projetait jamais dans le futur avec elle, il ne faisait aucun plan d'avenir, et chaque fois qu'elle essayait de lui faire part de sa vision de demain à deux, ils se disputaient.

Pour l'anniversaire de leur première année de vie commune, Marie avait organisé une petite fête, invitant des amis communs et de la famille, ils étaient près d'une cinquantaine, et Marie avait eu la « mauvaise » idée de commander une « pièce montée » en guise de dessert, une magnifique pâtisserie rouge et blanche, avec au-dessus deux petits personnages serrés l'un contre l'autre. Alban n'avait pas du tout apprécié l'allusion, il s'était senti piégé, devant ses amis, devant sa famille. Ses copains le raillaient, se moquaient de lui, entonnant un « ta ta tata, ta ta tata » l'hymne du mariage.

Furieux Alban avait quitté la fête.

Marie avait dû mentir aux invités au sujet du départ soudain de son compagnon, comprenant que ce départ signait l'arrêt de leur idylle.

Elle était rentrée chez eux après avoir nettoyé la salle.

Alban l'attendait, et sa colère ne s'était pas calmée, il commença à l'invectiver, et très calmement elle lui dit qu'il n'avait plus à s'inquiéter, qu'elle partait, qu'elle le quittait, qu'elle avait bien compris qu'il n'avait aucune envie de s'investir plus dans leur relation. Elle ne pleurait pas, n'élevait pas la voix, elle avait tellement répété cette scène, elle savait tellement depuis longtemps que cela finirait comme ça.

Elle ne s'était pas imaginé qu'il ne dirait rien, qu'il n'essaierait même pas de la retenir ni de lui dire qu'elle avait tort, qu'il l'aimait et qu'il ne voulait pas qu'elle le quitte...

Elle n'avait pas imaginé qu'il se montrerait aussi conciliant, et qu'il aurait surtout l'air aussi soulagé de sa décision. Elle avait préparé un sac avec quelques affaires, était montée dans sa voiture, et avait espéré qu'il la regarde partir, derrière une fenêtre, les larmes aux yeux, mais, encore une fois, elle avait attendu quelque chose qui ne viendrait jamais.

Il était 13 h 30 et l'aubergiste débarrassait la table prévue pour dix personnes en grommelant au passage quelques insultes à l'intention de ses « ex-futurs clients ».

Marie sortait doucement de ses pensées, elle avait le cœur serré au seul souvenir de ces moments passés et se dit qu'elle avait pris la meilleure décision de sa vie.

Elle commençait à avoir froid et la neige s'était remise à tomber, les quelques rayons de soleil de midi avaient laissé place à de gros nuages noirs et le vent s'était levé.

Elle remercia le patron, et se dirigeait vers sa voiture quand derrière un arbre elle crut apercevoir une silhouette, comme si quelqu'un se cachait.

Elle démarra et sourit de sa bêtise.

Qui aurait eu envie de s'amuser à l'épier dans le froid glacial de ce village du Vercors ?

La Maison était froide, et l'odeur de l'humidité chatouillait les narines de Marie, elle se dit que cette senteur un peu âcre ne lui déplaisait pas tant que ça finalement.

Elle courut mettre une bûche dans la cheminée, et attisa le feu, le crépitement du bois enflait et sifflait une douce mélodie aux oreilles de Marie. Elle commençait à avoir un peu plus chaud, et ses muscles tendus par le froid commençaient à se relâcher.

Son estomac gargouillait et elle se dit qu'il était l'heure de se faire un petit quelque chose à manger.

Après un frugal repas, Marie décida de se reposer un peu, elle alluma la télévision, et l'antenne avait dû bouger avec le poids de la neige car l'image n'était

pas claire et le son était mauvais. Il fallait qu'elle sorte arranger ça, elle mit ses bottes, sa doudoune et lorsqu'elle ouvrit la porte une bourrasque s'engouffra accompagnée de feuilles mortes et de neige.

Marie avait du mal à avancer, le vent était puissant, et les flocons glacés fouettaient son visage.

Quand elle arriva derrière la maison, il ne lui fut pas facile de monter sur du bois pour débarrasser l'antenne des feuilles et tiges verglacées qui l'entouraient. À plusieurs reprises elle faillit tomber et se ratrapait aux branches cassantes de l'arbre gelé. Il n'y avait aucun bruit, même les flocons s'écrasaient en silence, pas un seul oiseau ne piaillait, le vent seul chantait une drôle de plainte, et une étrange sensation s'emparait de Marie, comme un malaise, comme si elle était dans du coton, elle activait le pas pour rentrer au plus vite. La terrasse était recouverte d'un carrelage intérieur ce qui avait pour conséquence d'être très glissant, dans la précipitation Marie oublia ce détail, elle allait vite et ne put se retenir de s'envoler dans les airs. L'atterrissage sur son arrière-train fut très douloureux. Elle se releva et une douleur irradiait de sa fesse gauche à son épaule. Lorsqu'elle toucha la poignée de la porte elle entendit un froissement, comme si quelqu'un marchait là-bas sous le saule pleureur, elle eut peur, se précipita à l'intérieur de la maison, et ferma la porte à clé.

